

EDMOND BERNUS

LE BERGER TOUAREG ET LE PAYSAN

Les Touaregs de l'Azawagh, au Niger, portent le nom de la région qui commence au nord des derniers contreforts de l'Ader et qui correspond, en gros, à l'arrondissement de Tchintabaraden ; cette région a emprunté son nom à la grande vallée fossile septentrionale, issue de l'Aïr. S'ils sont appelés Kel Azawagh en référence à la géographie, ils sont plus connus comme Iwellemmeden, terme qui se rattache à l'organisation politique traditionnelle qui comprend deux « confédérations » autonomes : « ceux de l'Ouest » (Kel Ataram) au Mali, autour de Ménaka, et « ceux de l'Est » (Kel Denneg) au Niger, autour de Tchintabaraden.

Ces Touaregs pratiquent un élevage diversifié qui associe chamelles, vaches, brebis et chèvres. Ce sont encore des éleveurs nomades qui sont en contact avec les paysans : leurs domaines respectifs s'interpénètrent d'autant plus que les éleveurs cultivent de plus en plus, souvent par l'intermédiaire de leurs anciens serfs et que les paysans défrichent des champs en pleine zone pastorale. Les uns et les autres colonisent des parcours toujours plus septentrionaux, en dépit d'une longue période de déficits pluviométriques.

COMPLÉMENTARITÉ ET CONCURRENCE ENTRE ÉLEVEURS ET PAYSANS

Cette complémentarité n'est pas nouvelle et se réalise dans plusieurs domaines : enrichissement des sols par stabulation des troupeaux dans les terroirs paysans, garde des animaux par des bergers spécialisés.

L'apport du fumier, en saison sèche, est la contribution attendue des pasteurs par les paysans. Les troupeaux des nomades, après les récoltes, se dirigent vers la zone agricole méridionale et pénètrent dans les champs récoltés, avec l'accord ou, le plus souvent, à la demande des paysans. Des contrats s'établissent entre les deux parties en fonction du nombre d'animaux et de la durée de la stabulation. Ce sont souvent des retrouvailles annuelles entre des partenaires qui se connaissent depuis de longues années. Dans l'ouest du Niger, sur la rive gauche du Fleuve en amont de Niamey, entre Tillabery et la frontière malienne, les troupeaux touaregs se rapprochent du Niger et se répartissent dans les villages de Sakoiri, Diambala, Famélé et Ayorou, chaque tente ou chaque groupe de tentes s'installant sur les chaumes du mil. Si le berger est célibataire, occasionnel ou réel, sans tente, un plat de mil lui sera donné matin et soir, mais il recevra peu de céréales en nature ; par contre, s'il est marié, s'il vit sous la tente avec femme et enfants, il sera rétribué uniquement en gerbes de mil, complétées éventuellement par une somme d'argent et du sel.

En gardant les troupeaux des paysans, les éleveurs mettent leur compétence au service de ceux qui possèdent des troupeaux. Les Peuls, plus que les Touaregs, ont une très ancienne habitude de ce gardiennage pour les autres. Pour prendre un exemple, les Wogo, agriculteurs riziculteurs des îles et des rives du Niger en amont de Tillabery, font appel à des bergers peuls (Olivier de Sardan, 1969 : 99-103) : certains sont au service d'un village, et chaque matin partent avec le troupeau collectif, on pourrait dire communal et reviennent le soir : le berger reçoit une gerbe de mil par vache et par saison. D'autres gardent le troupeau d'une grande famille qui groupe ses animaux : dès lors les relations deviennent plus personnelles, on parle de « son » Peul : en plus d'une vache laitière pour un an de garde, on habille et on nourrit

« son » berger. On pourrait multiplier les exemples de gardiennage, tels ces éleveurs peuls de l'Ader au Niger qui transhument l'été avec les animaux de paysans qu'ils intègrent à leurs propres troupeaux : ils disposent du lait et du beurre, parfois d'un animal à l'issue de la garde : ils les conduisent sur les riches pâturages du nord, et les éloignent des champs pour lesquels ils constituent un risque permanent de destruction par divagation.

Le berger touareg salarié, au service des paysans, est exceptionnel : il se loue surtout à l'intérieur même de sa société et certaines tribus, par exemple les Iberogan de la région comprise entre Abalak et In Gall au Niger, gardent souvent les animaux des tribus voisines, avec un chamelon comme prix pour six mois de garde d'un troupeau de chammelles. Lorsqu'il migre vers le sud, le Touareg devient volontiers gardien de magasins ou de maisons : armé de son épée, il a la réputation de sentinelle vigilante qui fait peur aux voleurs. Les Peuls possèdent, plus que les Touaregs, une tradition de cohabitation en zone agricole avec les paysans et de bergers salariés au service des autres.

La complémentarité, c'est aussi l'échange de services entre éleveurs et agriculteurs, entre producteurs d'animaux et producteurs de céréales. Le croît des troupeaux, mais aussi leurs sous-produits – lait pour les Peuls, fromages pour les Touaregs – permettent aux éleveurs de se procurer les céréales et tous les produits qu'ils ne possèdent ni ne fabriquent : pour les Touaregs par exemple, ce sont les tissus qu'ils doivent acheter, car on sait qu'ils ne peuvent pas plus se passer du voile de tête, que d'amples tuniques et de larges pantalons alors que tisserands et teinturiers sont absents de leur société. Le fameux voile de tête, en trente ou quarante bandes, teint à l'indigo, vient du village de Koura, près de Kano en Nigeria, célèbre par ses teinturiers : il est cité dans les poèmes, transcrits par Foucauld (1925-1930), car les Kel Ahaggar venaient les acheter à 1 500 km au sud. Ces rapports commerciaux sont anciens et se perpétuent encore avec les caravanes qui vont chercher le sel et les dattes des oasis sahariennes pour se procurer le mil sur les marchés du sud.

Mais cette complémentarité s'accompagne de concurrence. Les paysans défrichent des champs toujours plus nombreux en zone pastorale et sur leurs terroirs réduisent les jachères et

suppriment ainsi les parcours qui étaient traditionnellement ouverts aux troupeaux des pasteurs. Les bergers voient leurs parcours réduits comme une peau de chagrin : leurs animaux divaguent souvent dans les champs et détruisent les récoltes. Cette menace s'accroît lorsque les éleveurs, après qu'un déficit pluviométrique ait interdit la reconstitution de leurs pâturages habituels, doivent migrer vers le sud, à la recherche de nouveaux parcours dans une zone intensément cultivée.

SPÉCIFICITÉ DU BERGER NOMADE : SON RAPPORT AVEC LE TEMPS ET L'ESPACE

Pour l'éleveur, pour le berger, le calendrier annuel diffère radicalement de celui du paysan. La saison de reprise attendue, c'est la saison des pluies, lorsque les mares sont pleines, lorsque les prairies annuelles sont sorties. En bonne année, c'est la liberté retrouvée : on peut se déplacer sans difficulté, l'herbe verte n'a pas encore ses graines épineuses, dards qui gênent la marche ; l'eau est partout, l'abreuvement est supprimé, le puits est abandonné pour la mare. Les animaux ont repris force et le lait coule en abondance. On se rend visite, libéré de nombreuses tâches.

La saison dure, difficile, éprouvante, c'est la saison chaude de mars à juin. Les mares sont vides, les troupeaux se rassemblent sur les puits profonds de jour et même de nuit si les animaux sont nombreux car il faut chercher l'eau à 50 ou 80 mètres. Les hommes mangent peu, sont faibles, le lait est rare. Le travail est maximum alors que la nourriture est rare. La saison des pluies porte l'avenir de toute l'année suivante : toutes les ressources en eau de surface et en herbes annuelles sont acquises jusqu'à leur retour. La carte des prairies annuelles reproduit avec précision celle des pluies estivales : aussi irrégulières qu'elles soient, elles déterminent les douze mois qui viennent, car elles tombent toujours en été. Il y a adéquation entre végétation et saison : c'est le pâturage qui détermine la saison comme le montrent les termes synonymes suivants : *yel* : herbe fraîche et saison humide, *akasa* : herbe fraîche et saison des grandes pluies, *aghar* : herbe séchée prématurément et *gharat* : saison entre celle des pluies et hiver. Deux saisons identifiées par le thème de l'herbe, alors que

les deux autres ont pour référence le froid et le chaud. L'année du Touareg nomade est aussi divisée en périodes fastes et néfastes qui s'intercalent.

Pour le paysan, la saison la plus attendue est celle des récoltes, après les pluies. La saison la plus difficile, c'est la saison des pluies qui voit se conjuguer la période des travaux agricoles les plus exigeants – les sarclages, goulot d'étranglement du calendrier – et souvent la disette, période de soudure où les greniers sont vides.

Si le calendrier du nomade diffère de celui du paysan, sa conception de l'espace s'en éloigne également. Pour le berger nomade, les parcours doivent être ouverts pour lui permettre de faire avancer ses troupeaux sans obstacles. Il lui faut un espace libre et non un espace confiné : on sait que pour le paysan, le parcours des pasteurs lui semble un monde dangereux, non humanisé où les traces de l'homme sont absentes. C'est un monde non socialisé où l'on se perd puisqu'aucun repère ne permet de se situer. A part une piste, un puits, c'est un même paysage toujours recommencé où les campements qui se sont déplacés n'ont guère laissé de traces.

Le berger nomade connaît ses parcours : ils constituent un tissu maillé de lieux-dits, toponymes se référant à une particularité – forme du relief, arbre remarquable – ou à une référence de l'histoire vécue. Le berger se trouve donc dans un univers relativement apprivoisé, parfaitement familier et qui lui rappelle mille souvenirs. Le point d'eau est le centre de l'espace maîtrisé, reconnu, parcouru, vers lequel convergent les pistes. En saison sèche, le campement s'installe rarement près du puits, car le fourrage disponible décroît progressivement de manière centrifuge autour du point d'eau.

Les bergers sont souvent amenés à s'éloigner des lieux habités et à conduire leurs troupeaux loin des campements et des hommes. Même s'ils connaissent parfaitement les parcours, ils se trouvent alors en position de faiblesse psychologique : la solitude les livre aux génies, *esuf* signifiant à la fois solitude, nostalgie, tristesse et être loin de ce que l'on aime et par extension « brousse » au sens de parcours naturel, nature brute, d'où *Kel Esouf*, fils de la solitude, génie (Foucauld, 1951-52). Ces génies se rencontrent dans des lieux privilégiés, bien

identifiés et que, par conséquent, on tentera d'éviter : site de campement abandonné (*tamjirt*), terriers de fennec ou d'oryctérope et arbres réputés leur servir d'abri (*Maerua crassifolia* surtout, et *Balanites aegyptiaca*), aux pieds desquels il ne faut pas se reposer sans prendre quelques précautions (jet de pierre sur le tronc ou incision avec un couteau ou encore épine retirée d'une branche).

Le territoire nomade diffère enfin du terroir paysan. C'est d'abord l'espace où un groupe trouve ses moyens d'existence : il commence à la tente – territoire conjugal – s'étend au campement, variable dans sa composition et son implantation. Tente et campement restent l'espace de référence de tout éleveur, même s'ils sont mobiles. Le territoire de la tribu est souvent emboîté, distinct en saison sèche, partagé au cours de la nomadisation estivale après la reprise végétale. Le territoire de la chefferie est politique et définit les limites de l'emprise du pouvoir de l'*amenokal*. Ces territoires sont souvent discontinus et prolongés comme par exemple lorsque les Kel Geres du Niger, émigrés aux frontières du Nigeria, reviennent chaque année à Jikat, au sud de l'Air, sur les tombes de leurs ancêtres ; ou encore lorsque les caravanes de ces mêmes Kel Geres ou des Kel Owey de l'Air vont chercher le sel et les dattes à Fachi et Bilma, loin du pays touareg, au-delà du Ténéré (Bernus, 1982).

Le territoire est un espace maîtrisé par le nomade qui en connaît toutes les ressources ; il est jalonné de repères précis tels que sites préhistoriques, tombes anciennes, lieux de batailles célèbres, puits et mares. Ce territoire où il déplace sa tente et son campement incarne un univers mobile et libre. Le territoire n'est jamais figé et peut à tout moment être déplacé et reconstruit sous la pression d'événements inattendus.

LE PAYSAN VU PAR LE NOMADE

Le Touareg voyage ; il a rencontré à cette occasion des populations étrangères, autrefois au cours des guerres, encore maintenant à l'occasion de caravanes commerciales, plus souvent aujourd'hui au cours de migrations du travail vers le sud ou vers le nord. Le Touareg a donc donné des noms aux autres : nomades, Européens ou paysans soudaniens.

Rappelons, pour mémoire, la définition savoureuse donnée par le Père de Foucauld (1951-52 : II, 760) au terme touareg qui désigne les Européens : *akafer* plur. *ikufar*, « payen (sic) (homme qui ne croit pas en Dieu) // se dit de tout homme qui ne croit pas en un Dieu unique, qu'il ne croie à aucun ou qu'il croie à plusieurs // par extension chrétien ; *akafer* est le mot dont les Kel Ahaggar se servent habituellement pour désigner les chrétiens ; ils croient les chrétiens des payens (sic). » Pour en revenir aux paysans sahélo-soudaniens que connaissent les Touaregs, il s'agit essentiellement pour l'Azawagh comme pour l'Air des Haoussa, alors qu'à l'ouest il s'agit des Songhay-Zerma et à l'est des Kanouri. Les Songhay-Zerma sont identifiés (*ehati*, plur. *ihatan*) par la langue qu'ils parlent (*tehatit*), les Kanouri sont aussi connus (*azra*, plur. *izraten*). Mais les partenaires principaux sont les Haoussa, identifiés comme « nègre (libre ou esclave) ne parlant ni le touareg, ni l'arabe, mais un idiome soudanais compris sous le nom de *taounant* » (Foucauld, 1951-52). Mais, pour les Touaregs, ce terme a une connotation particulière : dans son lexique, Alojaly (1980 : 201) traduit *awennan* par « sauvage » et par « Haoussa, appartenant à l'ethnie haoussa ». Ce terme provient d'un verbe qui signifie « vivre à l'état sauvage / affolé », autrement dit un être proche de la nature, se contrôlant mal. Dans l'Air et l'Azawagh, les Haoussa sont des voisins, paysans, commerçants, dont le parler est connu de tout le monde puisqu'il constitue la langue véhiculaire grâce à laquelle toutes les ethnies communiquent entre elles.

Ils sont ainsi perçus comme des paysans du Danube, comme des êtres frustes et mal dégrossis. Des traditions orales, des poèmes en portent témoignage (Prasse, 1990). On trouve des critiques sur le physique – « sa tête a une forme de tumulus préhistorique » – sur le comportement, l'éducation : « les Haoussa ne mangent pas avec la cuillère ».

Dans un rite de mariage, au cours duquel les jeunes amis du marié vont chercher l'épousée, ceux-ci se livrent à toutes sortes d'incongruités, comme dans un carnaval où tous les interdits sont levés : ils se présentent torse nu, prennent la nourriture dans les plats à pleine main sans y être invités, prient face au nord, font des salutations grossières en inversant des mots... Ils se

disent *iwunnanen*, c'est-à-dire paysans haoussaphones sans éducation (Bernus E. & S. : 1981).

Dans un poème, un chameau nommé Ighisharet est célébré pour son extraordinaire beauté :

Ighisharet parmi les chameaux
Est comme Bazo parmi les *iwunnanen*...

Les deux termes de référence que l'on oppose sont d'une part Bazo, le prestigieux chef des Kel Nan, et de l'autre ces paysans sans éducation : ce sont les deux extrêmes, la perle unique parmi la masse de paysans mal dégrossis. Le sauvage, dans toutes les sociétés, c'est l'autre.

L'EXODE DE 1984-1985

Deux périodes récentes de déficit pluviométrique, avec chacune une année record, se sont produites dans l'Azawagh nigérien. En 1972, année si catastrophique que le ministre des Affaires sahariennes et nomades se rendit à Tchîn Tabaraden pour inviter les éleveurs à quitter la zone nomade pour se rendre dans la région de Gaya, à la frontière du Bénin, où des contacts avaient été pris. Les Peuls Bororo (WoDaaBe) partirent, certains gagnèrent le Nigeria et même le Cameroun, alors que les Touaregs, dans leur très grande majorité, ne quittèrent pas la zone pastorale. En 1984, tous les records de déficit pluviométrique furent battus (5 mm à Agadez pour une normale de 150 mm). Les Touaregs de l'Azawagh partirent dès la fin de la saison des pluies.

Les Illabakan, par exemple, une tribu vivant au Niger dans l'arrondissement de Tchîn-Tabaraden, entre Abalak et In Gall, réagirent vite. Des contacts furent pris dans la région de Maradi où un parent était fonctionnaire : le chef et son frère s'y rendirent et choisirent de diriger les familles vers Mayahi. Les familles, avec de lourds *impedimenta*, tentes et matériel domestique, accompagnées des troupeaux, prirent la route du sud, laissant sur place quelques personnes avec des laitières pour vivre. Le voyage dura deux mois, en vingt étapes : au cours de cette migration, beaucoup d'animaux moururent, d'abord des vaches, puis des chameaux de selle, des ânes et enfin de vieilles chamelles. A l'arrivée, il restait cependant des troupeaux.

Le récit de ce voyage nous a été fait par un homme d'une trentaine d'années, à son retour avec l'ensemble des familles, un an plus tard, sur ses parcours habituels. Dans cette aventure, on peut distinguer trois phases : l'arrivée, la difficile installation, le retour.

D'emblée se manifeste le regard hostile de deux communautés que tout oppose. Les étrangers, éleveurs nomades, sentent une hostilité à leur égard : ils sont considérés comme une horde sauvage qui va tout détruire. Les Illabakan ne sont pas les seuls et le pays est envahi par des Touaregs venus du nord. Les paysans se sentent menacés dans leurs biens et leur sécurité. Ils essayent de tirer profit de cette situation : les pâturages étant rares, insuffisants, surchargés, la paille ramassée, puis stockée, est vendue de plus en plus chère. Les animaux des nomades, menacés de mort par inanition, sont achetés à bas prix par les paysans : plutôt que de les laisser mourir les éleveurs sont forcés de les brader.

Les paysans voient les nomades comme d'éternels pillards qui viennent, comme par le passé, s'emparer par la force des biens des autres. Les nomades découvrent un pays confiné, un monde clos, sans ouverture, un univers fermé où l'espace manque pour planter les tentes, pour conduire les troupeaux. Ils voient une population hostile, prête à les dépouiller. A leur arrivée, les Illabakan tentent d'établir des rapports de bon voisinage. Ils demandent au chef de village l'autorisation de s'installer, d'utiliser le puits et pour remerciement lui donnent un mouton avant de lui acheter mil ou haricots.

Très vite les relations se dégradent : les Illabakan sont victimes de vols d'animaux. De nuit les rôdeurs s'emparent de leurs brebis et de leurs chamelles : afin de pouvoir réagir dans l'instant, les jeunes Illabakan gardent aux côtés de leurs tentes des chameaux prêts à la poursuite. Si le vent ne s'est pas levé, ils suivent les traces sans difficulté les traces des sabots de leurs animaux, usés sur des parcours rocailleux, pouvant facilement être identifiés. Les brebis ont pour voleurs les paysans de la région, alors que les chamelles sont convoitées par des Touaregs fixés depuis longtemps dans la vallée de Tarka, et qui sont appelés Mousgou par les Haoussa, alors qu'ils se nomment eux-

mêmes Tamesguidda. Bien que sédentarisés, ils gardent, comme tous les Touaregs, un intérêt majeur pour l'élevage camelin.

Dès que les pluies commencent à tomber, en 1985, les Illabakan se décident à partir et amorcent un mouvement vers le nord. Les champs ayant été ensemencés, sur leur route l'espace ouvert aux troupeaux s'est réduit comme une peau de chagrin. Or tout bétail qui divague sur un champ peut être taxé d'une amende, proportionnée à la taille de chaque animal, et doublée la nuit. Au début, les quelques dégâts sont dus au manque de vigilance des bergers ; mais plus on s'éloigne des centres administratifs, groupant autorités civiles et gendarmes, plus les Illabakan laissent volontairement leurs troupeaux divaguer : ils se vengent des vols d'animaux subis ailleurs, sûrs de leur impunité puisqu'ils se trouvent éloignés de toute autorité. Ils savent que le paysan qui s'en irait porter plainte trouverait à son retour des champs dévastés et qu'eux-mêmes, les coupables, seraient bien loin.

Qu'était devenue la politique si souvent proclamée de l'association agriculture-élevage ? Combien d'experts n'ont-ils pas vanté les vertus de ces rapports de complémentarité rendus indispensables par le recouvrement de plus en plus fréquent des aires agricoles et pastorales ? Et voilà que renaissait, en période de crise, l'éternel conflit entre nomades et sédentaires, entre éleveurs et agriculteurs. On était revenu loin en arrière, grâce à des espaces de plus en plus saturés, laissés à la loi du plus fort.

CONCLUSION

Les Touaregs sont rarement les bergers des paysans, sauf parfois en zone agro-pastorale où ils cohabitent avec les sociétés agricoles : alors, ils sont plus enclins à respecter les biens, les champs des autres.

Aventuré en zone agricole avec ses troupeaux, le nomade touareg se sent encerclé par un univers fermé, clos dont il est prisonnier : il ne peut en sortir, sinon en se faisant paysan, c'est-à-dire après la perte de ses animaux et la fusion dans un nouveau monde.

L'obligation de certains bergers ayant perdu leurs troupeaux de se mettre au service de paysans, de commerçants, leur font perdre leur qualité d'éleveurs, leur rapport avec les animaux : ils

deviennent des mercenaires, comme le dit un cultivateur du Manga au Niger à Brigitte Thébaud (1988) : « Si tu confies tes animaux à un Peul qui n'en a pas, il ne fera pas de son mieux. Il marchera seulement dans la brousse au hasard. Mais s'il met tes animaux dans son troupeau, alors tes bêtes vont en profiter car le berger suivra le meilleur chemin de l'herbe pendant toute la journée et tes animaux ne maigriront pas. »

BIBLIOGRAPHIE

- Alojaly Gh., 1980. *Lexique touareg-français*. Edition et révision, introduction et tableaux morphologiques par K.-G. Prasse, Copenhague, Akademisk Forlag.
- Bernus E. & S., 1981. « Les Kel Illagatan. Une pratique carnavalesque dans le mariage touareg », in *Itinérances... en pays peul et ailleurs. Hommage à P.F.Lacroix*, Paris, Mémoire de la Société des Africanistes, t. II, pp. 343-353.
- Bernus E., 1982. « Territoires nomades – approche d'un géographe » in *Production pastorale et société*, n° 11, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 84-90.
- Bernus E., 1991. *Touaregs. Chronique de l'Azawak*. Paris. Editions Plume.
- Bernus E., sous-presse. « La perception du temps et de l'espace par les Touaregs sahéliens », in *Actes du colloque d'Ethno-géographie*, Bordeaux, CEGET/CNRS, sept. 1991.
- Foucauld (Père Ch. de), 1925-1930. *Poésies touarègues (dialecte de l'Ahaggar)*. Paris, Leroux, 2 vol.
- Foucauld (Père Ch. de), 1951-1952. *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*. Paris, Imprimerie nationale, 4 vol.
- Olivier de Sardan J.-P., 1969. *Systèmes des relations économiques et sociales chez les Wogo (Niger)*. Paris, Institut d'Ethnologie, III, Musée de l'Homme.
- Prasse K.-G. & G. Mohamed, 1990. *Poèmes touaregs de l'Ayr*, traduction, t. 2, CNI Publications 12, Univ. of Copenhagen, Museum Tusulanum Press.
- Thébaud B., 1988. *Elevage et développement au Niger, quel avenir pour les éleveurs sahéliens ?* Genève, Bureau International du Travail.